

ASPECTS IDÉOLOGIQUES DE LA PAIX ET DE L'ORDRE EN RÔMANIA (XII^e-XV^e S.)

Dans l'histoire de l'humanité tout acte d'agression ou de répression se fait au nom de la paix. Aucun groupe social ou ethnique ou enfin aucun individu ne revendique jamais la violence comme l'ultime finalité de ses actions. Indépendamment de la période, du développement matériel et culturel d'une société donnée, la paix se montre souveraine dans la hiérarchie des valeurs nécessaires à l'homme pour vivre et pour mourir. Il nous semble opportun de souligner d'emblée le double contenu que le mot *paix* revêt, en principe, pour les hommes du Moyen Âge. L'un restreint et technique qui se rapporte à la conclusion entre les intéressés d'un contrat portant fin à un état de guerre; chez les écrivains hellénophones on rencontre les termes σπονδή, φιλία, εἰρηνικαί σπονδαί, συνθήκη¹ etc. et beaucoup plus rarement le mot εἰρήνη (paix). En effet, ces mots, pour ajouter encore un, ἀγάπη², expriment beaucoup plus nettement les liens de dépendance de type féodal (que le mot générique εἰρήνη) que les parties contractantes, surtout à partir du XII^e s., entendent instaurer entre elles. En revanche, l'εἰρήνη semble garder intacte toute sa richesse, celle d'un concept dont on n'a pas senti le besoin de l'élaborer. On trouvera, surtout durant les derniers siècles de la vie de l'empire de nombreux passages dans les ouvrages dits majeurs ou des opuscules portant sur la concorde, l'obéissance, la défense etc. qui actualisent pour les besoins d'un monde troublé des vieux thèmes mais on ne trouvera point un traité sur la paix en tant qu'état de choses, en tant qu'harmonie avec Dieu, avec soi-même, avec l'autrui. C'est bien dans ce dernier sens que Nicétas Chôniatès, du haut de ses fonctions près de l'empereur mais aussi de sa double culture, la θύραθεν βοήθεια et la ἡμετέρα παιδεία qualifie la paix de κουροτρόφος εἰρήνη³. Bien que l'au-

¹ Cf. à titre d'exemple ANNE COMNÈNE (éd. B. Leib, Paris, 1945), VI, p.77, NICÉTAS CHÔNIATÈS (éd. I. van Dielen, Berlin, 1975), p.121, JEAN CANTACUZÈNE (éd. L. Schopen, Bonn, 1832), III, p. 321.

² JEAN CANTACUZÈNE, III, p. 322.

³ NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 64.

teur relate de la guerre (et non pas d'une trêve) et plus particulièrement d'une mince victoire remportée par les Romains sur les Croisés en 1147, il ressent le besoin d'exalter le fait en employant le mot εἰρήνη et, surtout, un deuxième, puisé à l'antiquité. Κουροτρόφος donc, "celle qui nourrit", qui prend soin et guide des enfants. Souvenons-nous qu'il s'agit d'une victoire sur le champ de bataille: il s'agit de la remise en place de l'ordre. De tout son arsenal linguistique raffiné, Nicéas opte non pas pour un mot ayant une valeur juridique mais pour une métaphore: l'image de la femme-nourrice. En d'autres termes, il se réfère à une situation idéale, nullement abstraite, celle qui environne l'Homme dès sa naissance, celle qui constitue la condition *sine qua non* de son investissement sur la vie et —puisqu'on parle d'une victoire militaire— le but à poursuivre.

L'historien peut se permettre la construction d'une association; l'image de la femme nourrice et guide ne renvoie-t-elle pas à celle d'une autre femme, la θεοτόκος (je songe en particulier à celle de la θεοτόκος Ὁδηγήτρια), donc, à l'image de ce lieutenant de Dieu et συστράτηγος⁴ de l'empereur, dont le basileus quand il célébrait ses victoires posait l'icône sur son char et dont le ὠμοφόριον servait littéralement comme étendard tenu par le basileus lui-même quand il devait affronter l'ennemi?⁵ A cette, alors, très sainte femme, nourrice et guide, médiatrice parfaite et permanente entre Dieu et un peuple saint et son prince sacré, qui intervient quand elle est sollicitée pour épargner à ses enfants le châtement divin? Son rôle consiste à aider l'empereur dans sa tâche de εἰρηνοποιός⁶ de pacificateur. Les Romains ont su dès le début entourer, en effet, le magistrat suprême d'un bon nombre de qualités; certaines entraient dans son titre officiel, d'autres dans le langage courant (p.e. les actes de la pratique) et, enfin, d'autres plus recherchées selon le talent de l'écrivain; en voici quelques exemples: ἱερατικώτατος καὶ τὴν ἀρχὴν καὶ τὸν λόγον, εὐσεβείας πάσης ἀρχιερεὺς, διδασκαλικώτατος⁷, φιλάγαθος⁸, etc. Derrière ces adjectifs on décèle le soin d'attribuer au basileus des qualités qui sont celles d'un saint ou de Dieu mais aussi les qualités que les Romains attendaient de lui, à savoir le garant de l'ordre, de la τάξις donc, de l'intégrité territoriale de l'empire et de l'équilibre social. Mais, ne serait-ce que pour mettre en relief les différences qui séparaient la Chrétienté latine de la Chrétienté orientale, nous nous permettrons d'un regard rapide sur l'Europe occidentale. Tout le long du XI^e s.

⁴ NICÉAS CHŌNIATÈS, p. 158.

⁵ ANNE COMNÈNE, VI, p.98.

⁶ Actes du Prôtaton, Archives de l' Athos (éd. D. Papachryssanthou, Paris, 1975), p. 214. Il faudrait noter qu' il s' agit de Jean Tsimiskès.

⁷ ANNE COMNÈNE, VI, p.81.

⁸ Actes du Prôtaton, p. 214.

on y discute sur la "paix"; mieux, on est à la recherche d'une définition du mot qui pourrait servir aux besoins d'un long discours entre les grands du siècle et de l'Eglise. La paix, certes; mais, ce concept-clef du Christianisme restait abstrait et générique malgré son long usage, bien que dans l'esprit de tous, il conservait sa prime substance: la condition nécessaire de la vie, un moyen pour vivre et une fin à conquérir. Pourtant, pour les hommes du XI^e s., en Occident, cette notion devrait prendre un sens concret et direct obéissant aux exigences d'un monde en mutation; ainsi on parla de la "juste paix", de la "paix de Dieu". Ce besoin d'actualiser un mot aussi vieux que le monde en lui accordant une théorie de valeurs qui en permettrait d'entreprendre des initiatives, ne fut jamais, autant que je sache, au coeur de la préoccupation des Romains. Pour eux, l'empereur était là depuis Auguste. Nul ne contestait à ce personnage sacré et —à partir d'un certain moment— oint les qualités essentielles de μίμησις⁹ de ὑπαρχος¹⁰, de κοινωvός¹¹ de Dieu et par conséquent l'identité du seul garant de l'ordre et de l'équilibre social, en deux mots, le garant de la paix. En outre, il était secondé à quasiment toutes ses initiatives par l'appareil redoutable que fut toujours l'Eglise Oecuménique.

Mon propos, certes, ne consiste pas à une reprise du thème bien connu du pouvoir impérial, mais force est d'admettre pour ce qui est de l'idéologie de la paix chez les Romains, que tout dépendait de la volonté impériale qui se traduisait, en deux mots, au maintien, à la sauvegarde de l'ordre établi. Donc, la paix ne se présente pas comme une notion soit abstraite, soit concrète ayant comme opposé seulement celle de la guerre, mais comme la situation naturelle des choses sur laquelle persevère l'empereur. Tout acte ou tout événement qui pourrait porter atteinte, qui pourrait nuire à un système de valeurs adopté depuis fort longtemps, risquait de provoquer l'instabilité et, du coup, mettre en danger l'oeuvre du basileus, je veux dire, la paix. On a, me semble-t-il, beaucoup trop insisté sur l'idée ou l'idéologie d'une *pax byzantina*¹² ou, encore du *Byzantine Commonwealth*¹³; je serais tenté de nuancer ces expressions, au moins pour la période qui nous préoccupe ici, les quatre derniers siècles de la Rômania. Même si l'on admet que les Romains jusqu'à l'époque de Photius par exemple, pouvaient prétendre à des initiatives dites pacificatrices, voire expansionnistes, en dehors des "frontières" de l'empire, on est toutefois

⁹ Cf. Z.V. OUIDALTSOVA K.A. OSSIPOVA, "Traits distinctifs des rapports féodaux de Byzance". *Βυζαντινά*, 7 (1987) 52.

¹⁰ Ἀργυροπούλεια (éd. Sp. Lambros, Athènes, (1910) p.31.

¹¹ Θωμάς Μάγιστρος, *Patrologia Graeca*, vol. 145, col. 497.

¹² H. AIRWEILER, *L' idéologie politique de l' empire Byzantin*, Paris, 1975, pp. 37 s.

¹³ D. BOBOLENSKY, *The Byzantine Commonwealth*, Londres, 1971.

obligé de constater que depuis le XII^e s. il se trouvent à la défensive. Donc, la mission ou la vocation de la paix se limitent à la défense au sens stricte et littéral du mot de leur territoire et de leurs biens, pour ne pas dire de leur survie.

L'accélération d'un processus de féodalisation pour particulier qu'il soit par rapport aux féodalités de la Chrétienté occidentale, provoque la diminution de la distance qui sépare le basileus de la classe dominante et, à la fois, met en jeu l'ordre dans l'Empire/Etat. Désormais, "pacifier" signifie tout simplement protéger la βασιλεία des agressions constantes qui viennent du dehors et des troubles de toute sorte —à l'intérieur de la Ῥωμαίων ἡγεμονία, donc de l'Etat— qui éclatent l'une après l'autre.

Pour prendre à mon compte, l'expression d'un écrivain qui rédige son ouvrage avant que la désagrégation des structures de l'Empire ne commence, pour Anne Comnène, la Rômanie n'est qu'un cercle menacé de rupture et de diminution¹⁴. Ceci paraît déjà depuis Alexis I Comnène; et on a affaire, à vrai dire, avec un *castrum* assiégé en perpétuité et, pire, qui se trouve dans le danger de disparition: le tort est du côté des gens du dedans qui, comme Nicétas Chôniateſ l'écrivait, nourrissent des aspirations de τυραννία.

Ainsi, l'idéologie de la propagation d'une paix romaine et chrétienne regresse, plus le temps passe, par rapport à deux autres:

- La liberté (ἐλευθερία)
- La tranquillité (ἡσυχία)

Il s'agit de deux concepts aussi anciens que la paix mais qui sont, surtout au XIV^e et au XV^e s., omniprésents et actualisés: mourrir en Christ, pour la liberté, pour le choix d'être serviteur de l'empereur et, enfin, à défaut de la paix dans ce monde, gagner la paix dans l'ordre céleste¹⁵.

Pour conclure, je ne crois pas être loin de la vérité, si je disais que les Romains du XIV^e et du XV^e siècles essayaient dans leurs oeuvres, mémoires ou lettres de faire fondre pour ne pas dire fusionner la notion de la paix, perdue à jamais, avec celles de la liberté et de la tranquillité individuelles et collectives.

LÉNOS MAVROMMATIS

Derveníon, 43
GR-106 81 Atenas

¹⁴ ANNE COMNÈNE, VI, p.47, 73.

¹⁵ Cf. à titre d' exemple de discours de Manuel Paléologue aux Thessaloniciens (éd. B. Laourdas, *Μακεδονικά* 3 (1953/55)).